

# Imaginaires, pratiques et politiques du revenir

par Antonela Capelle-Pogăcean

**d**ans l'univers foisonnant des études consacrées aux mobilités contemporaines, les « voyages des racines » enrichissent depuis quelques années la nomenclature des pratiques circulatoires. Des personnes issues de migrations et de déplacements plus ou moins anciens parcourent des espaces construits comme « terres des ancêtres », territoires de l'affectivité chéris par la mémoire d'une famille ou d'un groupe d'appartenance. Enchantées ou désenchantées, ces traversées revêtent des formes multiples – circuits organisés, voyages en groupes, en familles ou individuels – et acquièrent une pluralité de significations intimes et publiques. Selon les contextes et les séquences, elles s'énoncent dans le langage du pèlerinage, de la commémoration, des retrouvailles familiales. Elles peuvent encore se dire comme validation d'une réussite sociale et d'une réalisation de soi et/ou comme loisir. À cette polysémie fait écho une multiplication des regards portés sur le phénomène. Les travaux consacrés aux diasporas et aux migrations envisagent ces voyages comme participant d'une logique du « retour »<sup>1</sup> révélatrice de recompositions

1. Caroline Legrand, « Tourisme des racines et confrontations identitaires dans l'Irlande des migrations », dans Patrick Cabanel (dir.), « Retours, retrouvailles », *Diasporas. Histoire et sociétés*, 8, 2006, p. 162-171 ; Paul Basu, « Roots-tourism as Return Movement: Semantics and the Scottish Diaspora », dans Marjory Harper (ed.), *Emigrant Homecomings: The Return Movement of Emigrants, 1600-2000*, Manchester, Manchester University Press, 2005, p. 131-150. Pour une approche qui envisage le « retour » en amont du « partir », comme donnant sens à ce dernier, voir notamment Fariba Adelhah, « Partir sans quitter, quitter sans partir », *Critique internationale*, 19, avril 2003, p. 141-155, et Éliane de Latour, « Héros du retour », *Critique internationale*, 19, avril 2003, p. 172-189.

politiques et culturelles plus larges. À l'instar d'autres phénomènes qui éclairent la fabrique des liens transnationaux au temps de la globalisation, ces pérégrinations invitent alors à abandonner une lecture linéaire et téléologique des migrations, longtemps saisies comme déplacements depuis une société d'origine vers une société d'installation. De nouvelles topographies en partie communes aux configurations migrantes et diasporiques<sup>2</sup> donnent à voir des « territoires de circulation » et des « parcours accidentés »<sup>3</sup> qui nourrissent (ou non) des identifications multiples, enchevêtrées.

C'est ici que la problématique des migrations et des diasporas croise celles des identités et de la mémoire qui sous-tendent également certaines lectures des « voyages des racines ». Ceux-ci prolongent parfois la pratique de la généalogie et de l'histoire familiale, « retour de papier » dont la séduction s'exerce sur des initiés de plus en plus nombreux, en particulier dans le « monde nouveau »<sup>4</sup>. Le « présentisme », régime d'historicité dominant dans nombre de sociétés contemporaines confrontées à l'absence d'un passé « donneur de leçons » et d'un futur « boussole pour le présent »<sup>5</sup>, va de pair avec l'inflation mémorielle, la patrimonialisation et le culte de l'héritage, repérable également chez des descendants de migrants<sup>6</sup>. Des citoyens socialisés dans un univers de mobilité opèrent dès lors une re-spatialisation du récit de soi, les « voyages des racines » conférant une matérialité à cette démarche. Les « héros » de ces pérégrinations sont pour certains issus de groupes fragilisés par des discriminations inscrites dans une histoire plus ou moins ancienne et/ou se revendiquent de communautés dont la narration identitaire est informée par la mémoire d'un traumatisme historique. Descendants d'esclaves, membres de la diaspora juive, Allemands expulsés des États d'Europe centrale et orientale à la fin de la seconde guerre mondiale ou

2. Chantal Bordes-Benayoun, « Revisiter les diasporas », *Diasporas. Histoire et sociétés*, 1, juin 2002, p. 11-21 ; Denise Helly, « Diaspora : un enjeu politique, un symbole, un concept ? », *Espace, populations, sociétés*, 1, 2006, p. 17-31 ; Stéphane Dufoix, « Généalogie d'un lieu commun. "Diaspora" et sciences sociales », 2004 (<http://chs.univ-paris1.fr/Sem/Dufoix-paris1.pdf>) (consulté le 25 avril 2010) ; James Clifford, « Diasporas », *Cultural Anthropology*, 9 (3), 1994, p. 302-338 ; William Berthomière, Christine Chivallon (dir.), *Les diasporas dans le monde contemporain*, Paris, Karthala, MSHA, 2006.

3. C. Bordes-Benayoun, « Revisiter les diasporas », art. cité.

4. C. Legrand, *La quête de parenté. Pratiques et enjeux de la généalogie en Irlande*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006 ; P. Basu, *Highland Homecomings: Genealogy and Heritage Tourism in the Scottish Diaspora*, Londres, Routledge, 2007 ; Dallen J. Timothy, « Genealogical Mobility: Tourism and the Search for a Personal Past », dans Dallen J. Timothy, Jeanne Kay Guelke (eds), *Geography and Genealogy: Locating Personal Pasts*, Ashgate, Aldershot, Hants, 2008, p. 115-136.

5. François Hartog, *Régimes d'historicité, Présentisme et expériences du temps*, Paris, Le Seuil, 2003 ; François Dosse, Christian Delacroix, Patrick Garcia, « Avant-propos », dans F. Dosse, C. Delacroix, P. Garcia (dir.), *Historicités*, Paris, La Découverte, 2009, p. 7.

6. Pour un aperçu de la façon dont la patrimonialisation touche les migrations, voir Marie-Blanche Fourcade, Caroline Legrand (dir.), *Patrimoines des migrations, migrations des patrimoines*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2009.

encore Nord-Américains d'origine irlandaise ou écossaise qui abordent la « terre des ancêtres »<sup>7</sup> sont autant de figures qui jouissent d'une certaine visibilité dans la littérature consacrée aux « voyages des racines ».

D'autres travaux éclairent ces mobilités à partir de dynamiques d'ethnicisation des sociétés et d'institutionnalisation de celle-ci, à la faveur de reconfigurations politiques, socioéconomiques et culturelles spécifiques. Les États-Unis en fournissent un exemple. À partir de 1980, on y assiste à une valorisation dans les recensements de la catégorisation ethnique mobilisant un imaginaire de l'ancestralité, qui vient remplacer la catégorisation raciale. Dès la même époque, on observe également l'émergence d'un marché de consommation de l'ethnicité. Des « voyageurs des racines » africains-américains issus d'une nouvelle classe moyenne, en situation de pouvoir « consommer » leur héritage, réinterprètent dans ce cadre leur relation à l'Afrique, définie comme terre des ancêtres, autour de deux récits en circulation dès les années 1960, celui de l'« esclavage » et celui de la « noblesse africaine » promesse de rédemption<sup>8</sup>. Une autre déclinaison de ce lien entre ethnicisation et tourisme mémoriel a été observée en Israël à partir des années 1980<sup>9</sup>. Les pouvoirs publics y ont valorisé un récit national intégrateur accordant une place centrale à la mémoire de la Shoah au moment où la société était travaillée simultanément par des logiques d'individualisation, d'ethnicisation et de globalisation. Dans ce cadre, l'État a encouragé, y compris en participant à leur financement, des voyages rituels vers les camps de la mort en Pologne, à destination des lycéens. Leur déroulement, conçu de façon à réduire au maximum les contacts avec la société polonaise, le car en venant à incarner une « capsule » permettant d'effectuer le voyage dans le temps, visait à renforcer les frontières d'une communauté israélienne représentée comme enclave.

Outre les migrations, les identités et les mémoires façonnées par la globalisation, les mobilités de loisir constituent un autre prisme emprunté pour

7. Bayo Holsey, *Routes of Remembrance: Refashioning the Slave Trade in Ghana*, Chicago, University of Chicago Press, 2008 ; Pierre Sintès, « Retrouver Rhodes », *Teoros. Revue de recherche en tourisme*, 2<sup>e</sup> semestre 2010 (à paraître) ; Jackie Feldman, « Making the Boundaries of the Enclave: Defining the Israeli Collective through the Poland "Experience" », *Israel Studies*, 7 (2), 2002, p. 84-114 ; Anja Peleikis, « Whose Heritage? Legal Pluralism and the Politics of the Past: A Case Study from the Curonian Spit (Lithuania) », *The Journal of Legal Pluralism and Unofficial Law*, 53-54, 2006, p. 209-237 ; C. Legrand, *La quête de parenté. Pratiques et enjeux de la généalogie en Irlande*, op. cit. ; P. Basu, *Highland Homecomings: Genealogy and Heritage Tourism in the Scottish Diaspora*, op. cit..

8. Kamari Maxine Clarke, « Mapping Transnationality: Roots Tourism and the Institutionalization of Ethnic Heritage », *MacMillan Center for African Studies*, 9, 2005 (<http://www.isn.ethz.ch/isn/Digital-Library/Publications/Detail/?ots591=0C54E3B3-1E9C-BE1E-2C24-A6A8C7060233&lng=en&id=47054>).

9. J. Feldman, « Making the Boundaries of the Enclave: Defining the Israeli Collective through the Poland "Experience" », art. cité.

aborder ces voyages qualifiés de « tourisme des racines », « tourisme de l'héritage (personnel) », « tourisme généalogique », « tourisme mémoriel », « tourisme diasporique », etc.<sup>10</sup>. Les industries du tourisme s'emploient à susciter et à capter les désirs de racines, d'identité, de mémoire. Dans certains États et régions du monde – en Irlande, en Écosse ou au Ghana par exemple<sup>11</sup> – leur développement constitue une priorité gouvernementale. Par-delà la mobilisation des pouvoirs publics, des professionnels du voyage ou des entrepreneurs identitaires, le « tourisme des racines » bénéficie depuis les années 1980 du soutien d'institutions internationales – telle l'UNESCO<sup>12</sup> – engagées dans la promotion d'un « tourisme culturel » respectueux de la « diversité culturelle » et vecteur de « développement durable »<sup>13</sup>.

La sociologie et l'anthropologie du tourisme – domaines dont les productions sont restées jusqu'à présent relativement peu nombreuses dans les sciences sociales françaises<sup>14</sup> – se saisissent dès lors de ces pratiques et de leurs idéologies de légitimation en cours de diversification et participent au renouvellement des lectures du tourisme, notamment comme fait international. Objet aux contours flous, celui-ci a souvent été prisonnier d'approches economicistes. En outre, en tant que pratique socioculturelle, sa compréhension a été marquée par la référence au

10. D. J. Timothy (ed.), *The Heritage Tourist Experience: Critical Essays*, The International Library of Essays in Tourism, Heritage and Culture, vol. 2, Ashgate, 2007. Depuis 2006, le « tourisme de l'héritage » fait l'objet d'une revue spécialisée, *Journal of Heritage Tourism*, publié par Routledge.

11. C. Legrand, *La quête de parenté. Pratiques et enjeux de la généalogie en Irlande*, op. cit. ; P. Basu, *Highland Homecomings: Genealogy and Heritage Tourism in the Scottish Diaspora*, op. cit. ; B. Holsey, *Routes of Remembrance: Refashioning the Slave Trade in Ghana*, op. cit. ; Adia Benton, Kwame Zulu Shabazz, « "Find their Level": African American Roots Tourism in Sierra Leone and Ghana », *Cahiers d'études africaines*, 1-2, 2009, p. 477-512.

12. En 1994, l'UNESCO a soutenu le projet intitulé « la route de l'esclavage » visant à encourager la redécouverte symbolique et matérielle des voies de la traite entre l'Afrique, l'Europe et les Amériques. Voir « The Slave Route » ([http://portal.unesco.org/culture/en/ev.php-URL\\_ID=25659&URL\\_DO=DO\\_TOPIC&URL\\_SECTION=201.html](http://portal.unesco.org/culture/en/ev.php-URL_ID=25659&URL_DO=DO_TOPIC&URL_SECTION=201.html)) (consulté le 19 avril 2010). En 1993, la Communauté européenne avait, quant à elle, apporté son soutien au projet « Routes to Roots » dont le but était d'attirer des touristes nord-américains ayant des ancêtres européens afin de leur faire redécouvrir les chemins que leurs aïeux avaient empruntés au XIX<sup>e</sup> siècle, avant de s'embarquer pour l'Amérique. Cf. « Speech by Commissioner Mr. Christos Papoutsis on the Occasion of the Transatlantic Travel Marketing Conference, New York, 1.11.95 » (<http://europa.eu/rapid/pressReleasesAction.do?reference=SPEECH/95229&format=HTML&aged=0&language=EN&guiLanguage=en>) (consulté le 19 avril 2010).

13. Voir Saskia Cousin, « L'UNESCO et la doctrine du tourisme culturel. Généalogie d'un "bon" tourisme », *Civilisations*, 57 (1-2), 2008, p. 41-56 ; Anne Doquet, Sara Le Menestrel, « Tourisme culturel, réseaux et recompositions sociales », *Autrepart. Tourisme culturel, réseaux et recompositions sociales*, Paris, Armand Colin, 40 (4), 2006 ; Marie-Françoise Lanfant, « Tourism, Internationalization and Identity », dans Marie-Françoise Lanfant, John B. Allcock, Edward M. Brunner (eds), *International Tourism: Identity and Change*, Londres, Sage Studies in International Sociology, 1995, p. 24-43.

14. Saskia Cousin et Bertrand Réau, *Sociologie du tourisme*, Paris, La Découverte, 2009 ; B. Réau (dir.), « Nouvelles (?) frontières du tourisme », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 170, 2007 ; Anne Doquet, Olivier Evrard (dir.), « Tourisme, mobilités et altérités contemporaines », *Civilisations*, 57 (1-2), 2008 ; Nadège Chabloz, Julien Raout (dir.), « Tourisimes. La quête de soi par la pratique des autres », *Cahiers d'études africaines*, 1-2 (193-194), 2009.

pèlerinage, tel que conceptualisé par Victor Turner<sup>15</sup>. Le tourisme fut en effet considéré comme une traduction moderne, profane, du pèlerinage religieux, sous-tendu par une semblable dichotomie entre le quotidien et l'exceptionnel, l'« ici » routinisé de la résidence et l'« ailleurs » du voyage. Or des études récentes sur le tourisme, certaines élaborées depuis la perspective des *cultural studies* ou des approches constructivistes des identités ou mobilisant les méthodes de l'enquête multisituée, invitent à reconsidérer ces schémas par trop simplificateurs et à envisager les mobilités de loisirs au croisement ou en résonance avec d'autres types de mobilités (migratoires, diasporiques, religieuses, etc.)<sup>16</sup>. Elles questionnent par ailleurs la séparation trop nette entre « visiteur » et « visité » pour examiner la rencontre touristique comme « espace interstitiel » dans lequel se négocient des identités<sup>17</sup>, qui ne sauraient se confondre avec la performance d'un « rôle » touristique<sup>18</sup>.

Les « voyages des racines » se prêtent tout particulièrement à cette investigation des mobilités touristiques saisies dans l'espace plus large des mobilités contemporaines, des imaginaires de l'identité qui les nourrissent et des recompositions politiques et socioéconomiques dont elles participent. Les quatre contributions réunies dans ce dossier en fournissent une illustration. Elles prolongent les pistes de réflexion esquissées plus haut, sans en privilégier aucune en particulier, tant le phénomène est riche de facettes multiples et son exploration encore à l'état d'ébauche. L'originalité du dossier ne tient pas seulement à la rareté des productions en langue française consacrées à ce thème<sup>19</sup>, elle est due aussi aux entrées et aux terrains choisis. Si nombre de travaux consacrés à ces périple suivent des circulations initiées depuis le « nouveau monde » vers des « terres des ancêtres » situées en Europe ou en Afrique, trois des quatre articles rassemblés ici privilégient des configurations

15. Victor W. Turner, « The Center Out-There: Pilgrim's Goal », *History of Religions*, 11, 1973, p. 191-230 ; Erik Cohen, « A Phenomenology of Tourist Experience », *Sociology*, 13, 1979, p. 179-201 ; Dean MacCannell, *The Tourist: A New Theory of the Leisure Class*, Berkeley/Los Angeles, University of California Press, 1999 (1976). Pour une lecture originale de la relation « pèlerin »-« touriste », voir David Brown, « Des faux authentiques. Tourisme versus pèlerinage », *Terrain*, 33, 1999, p. 41-56 ; F. Adelhah, « Économie morale du pèlerinage et société civile en Iran : les voyages religieux, commerciaux et touristiques à Damas », *Politix*, 77 (1), 2007, p. 39-54.

16. Adrian Franklin, Mike Crang, « The Trouble with Tourism and Travel Theory? », *Tourist Studies*, 1 (1), 2001, p. 5-22 ; Mimi Sheller, John Urry (eds), *Tourist Mobilities: Places to Play, Places in Play*, Londres, Routledge, 2004. On notera qu'au même moment le pèlerinage est approché à nouveaux frais, à travers des analyses qui mettent en évidence les luttes de qualification dont il fait l'objet. Voir notamment le dossier « Pèlerinages », *Politix*, 20 (77), mars 2007.

17. Sandrine Gamblin, « Trois expériences égyptiennes de la rencontre touristique » *Autrepart. Tourisme culturel, réseaux et recompositions sociales*, cité, p. 81-94.

18. Scott McCabe, « "Who Is a Tourist?" A Critical Review », *Tourist Studies*, 5 (1), 2005, p. 85-106.

19. La situation semble néanmoins en voie de changer. Voir le dossier consacré au « tourisme des racines » sous la direction de M.-B. Fourcade dans la revue *Teoros. Revue de recherche en tourisme*, à paraître, cité.

façonnées par le passage de l'empire (de type ancien, l'empire ottoman, ou colonial, l'empire français) à l'État-nation.

Consacrée au « tourisme des racines » africain-américain au Ghana, riche de ses dix mille visiteurs annuels, la contribution de Bayo Holsey s'inscrit dans la lignée des travaux consacrés aux traversées d'un « Black Atlantic »<sup>20</sup> et aux circulations d'une diaspora noire. Elle en offre cependant une lecture inédite en choisissant de s'intéresser à la façon dont les politiques ghanéennes du tourisme et les commémorations de l'esclavage pensées dans ce cadre sont informées à la fois par les échos d'un multiculturalisme conservateur déployé aux États-Unis et par une idéologie néolibérale du développement à laquelle semblent adhérer les élites politiques locales. Inventé en 2007 sous les auspices du ministère du Tourisme et des Relations avec la Diaspora, un nouveau rituel de commémoration qui suggère une responsabilité collective des Ghanéens dans la traite opère une mise en forme de la mémoire de l'esclavage visant à embrasser l'horizon d'attente supposé des visiteurs issus des classes moyennes africaines-américaines. La « cérémonie de guérison » des blessures du passé prend une coloration néolibérale : il s'agit de guérir simultanément la mémoire *et* l'économie ghanéennes par la médiation d'un rituel qui « enferme le Ghana dans le rôle de la patrie pittoresque et les Africains-Américains dans celui des riches visiteurs ». « Frères aînés », ces derniers sont invités à « devenir des Joseph », en référence au récit biblique, et à contribuer en tant que « fils chéris de l'Amérique » au développement de la « terre des ancêtres ».

Avec les « voyages en identités » des Turcs de Bulgarie et de leurs descendants installés dans deux mégapoles de Turquie, Bursa et Istanbul, examinés par Nadège Ragaru, nous changeons d'espace-temps. L'originalité des trajectoires qu'elle étudie réside notamment dans la multiplicité des départs égrenés sur plus d'un siècle qui ont accompagné la fin de l'empire ottoman et la formation des États-nations turc et bulgare. Pensés parfois comme un « retour » vers la mère patrie, parfois comme un déracinement, ces déplacements ont à chaque fois redessiné les contours de familles divisées. Les polarités du « partir » et du « revenir » apparaissent dès lors questionnées. Les « voyages des racines », saisis ici dans l'ordre du récit, des images et des pratiques des lieux, se prêtent à des vécus pluriels, entre désenchantement devant l'impossible rencontre avec un avant disparu et réinvention d'une continuité, affirmation d'une singularité individuelle et quête d'enracinement dans une narration collective. Retracer leurs itinéraires permet d'observer la transformation de la cartographie symbolique des migrants pour qui la traversée de la frontière étatique a souvent été

20. Paul Gilroy, *The Black Atlantic: Modernity and Double Consciousness*, Cambridge, Harvard University Press, 1993.

synonyme de passage d'un monde rural à un univers urbain. À leur retour, ceux-ci portent sur le village ancestral, comme sur la Bulgarie dans son ensemble, un regard nourri par cette urbanité nouvelle. Faisant dialoguer frontières géographiques et sociales, l'auteure suggère alors à quel point les manières de réinvestir (ou non) la terre des ancêtres sont corrélées à des trajectoires sociales qui médiatisent la question de la filiation à travers celle de l'affiliation revendiquée dans le pays d'installation. Ce faisant, les « voyages des racines » se révèlent être des objets éminemment temporels, non par leur seule inscription dans la durée du trajet et du séjour, mais par l'invitation qu'ils représentent à retraverser des passés sélectivement relus.

Saisir une « patrie » qui se dérobe peut transformer le « voyages de racines » en expérience de l'impossible. André Levy en fournit un aperçu en suivant des pèlerinages sur les tombes de saints juifs, éparpillées sur le territoire du Maroc. Depuis le milieu des années 1980, ces voyages attirent des juifs qui se sont installés en Israël après avoir quitté le Maroc postcolonial dans les années 1950 et 1960. Ces traversées d'une géographie sacrée éclairent le renouveau, en Israël, du culte des saints nourri par un héritage judéo-maghrébin et traduisent en même temps une revalorisation d'une identité stigmatisée initialement en Israël<sup>21</sup>. André Levy met en évidence la polysémie du voyage décliné simultanément dans le registre du religieux, de la filiation et du loisir touristique. Il souligne la porosité des frontières entre les pratiques dévotionnelles accomplies sur la tombe des *tsaddiqim* et celles qui accompagnent la visite des tombes familiales dans les cimetières des villes marocaines. En mobilisant le concept d'« intimité culturelle »<sup>22</sup> et en approchant le voyage comme étant notamment guidé par l'aspiration des visiteurs à retrouver cette intimité avec le Maroc, le texte dévoile une configuration triangulaire des appartenances – juifs marocains établis en Israël, juifs restés au Maroc, Marocains musulmans – qui se révèle, à l'épreuve du voyage, dotée d'une certaine plasticité. En fonction des contextes d'interaction, les proximités et les distances identitaires peuvent changer. Cette flexibilité demeure néanmoins insuffisante pour combler l'aspiration à l'intimité culturelle des pèlerins.

Le texte consacré par Éric Savarese aux pieds noirs invite, comme celui de Nadège Ragaru, à articuler le partir et le revenir. La question du voyage en Algérie conçu comme « retour aux sources » se pose surtout au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle. C'est aux conditions de possibilité de ces « retours » et à la

21. Voir aussi C. Bordes-Benayoun, « Les territoires de la diaspora judéo-marocaine postcoloniale », *Diasporas. Histoire et sociétés*, 1, juin 2002, p. 99-112 ([http://w3.framespa.univ-tlse2.fr/revue/articles\\_fiche.php?id=6](http://w3.framespa.univ-tlse2.fr/revue/articles_fiche.php?id=6)) (consulté le 24 avril 2010) ; Yoram Bilu, « Reconfigurer le sacré : le culte des saints juifs marocains en Israël », *Archives juives*, 382, p. 103-123.

22. Michael Herzfeld, *Cultural Intimacy: Social Poetics in the Nation-State*, New York, Routledge, 1997.

diversité de leurs usages que s'intéresse l'auteur en mobilisant à la fois les écritures d'exil et les entretiens, et en embrassant dans un même regard des acteurs individuels et collectifs, actifs dans les mobilisations mémorielles. Saisis en amont – dans les imaginaires de l'Algérie – ou dans les récits rétrospectifs, ces voyages apparaissent comme autant de mises en garde contre la surdétermination identitaire « pieds-noirs ». Français d'Algérie arrivés dans une métropole qu'ils ne connaissaient pas, les « pieds noirs » ont dû faire l'expérience d'une resocialisation inédite en France. Les conditions de départ, leurs statuts socioéconomiques initiaux et leurs trajectoires sociales retravaillent la mémoire de l'« exil »/« rapatriement ». Les positions occupées dans l'espace de réception de l'histoire coloniale façonnent dès lors les imaginaires du retour : une mémoire élaborée à partir des outils créés dans le cadre colonial rend ce dernier difficile et risqué, écrit l'auteur, de « mettre en jeu un mécanisme de construction identitaire en contradiction au moins partielle avec l'Algérie d'aujourd'hui » ; en situation de mémoires plus apaisées en revanche, « aucune vision de la société algérienne rigidifiée *a posteriori* ne fait obstacle au retour ».

Nonobstant la diversité des lexiques et des concepts qu'elles mobilisent (intimité culturelle, diaspora, rituel, pèlerinage, filiation et affiliation, histoire coloniale, etc.), ces quatre contributions ont en partage une manière d'envisager les voyages en embrassant le « haut » – l'État, ses politiques et ses idéologies – et le « bas » – les économies morales particulières qui nourrissent ces périples rythmés par des « horloges multiples » pour reprendre la formule employée par Nadège Ragaru. Les « voyages des racines » montrent en effet un enchevêtrement de temporalités qui croise un temps hors le temps, immobile, temps des « ancêtres », que l'on aspire à retrouver ; un temps des exils et des migrations, temps de la formation des États, et un temps accéléré du mouvement contemporain auquel les visiteurs en traversée sur les « terres des ancêtres » ne peuvent échapper. Différemment vécu par les protagonistes des « retours », ce croisement de temps multiples s'accompagne de redéfinitions symboliques des espaces, les représentations étant confrontées aux territoires foulés par les voyageurs. Mais où sont finalement les racines, quand, pour citer l'un des voyageurs juifs marocains, le pays du revenir « est devenu élastique » ? ■

**Antonela Capelle-Pogăcean** est chargée de recherche au Centre d'études et de recherches internationales (CERI-SciencesPo/CNRS) et enseigne à Sciences Po. Ses recherches actuelles portent sur les politiques de l'identité, sur les recompositions du religieux et des imaginaires sociaux en Hongrie et en Roumanie, sur l'histoire sociale du



communisme. Elle a notamment publié *Vie quotidienne et pouvoir sous le communisme. Consommer à l'Est* (codirigé avec Nadège Ragaru, Paris, Karthala/CERI, 2010) ; *Religion(s) et identité(s) en Europe. L'épreuve du pluriel* (codirigé avec Patrick Michel et Enzo Pace, Paris, Presses de Sciences Po, 2007) ; « Relire Albert Wass en Hongrie et en Roumanie. La construction d'un emblème identitaire », dans Denis-Constant Martin (dir.), *L'identité en jeux : pouvoirs, identifications, mobilisation* (Paris, Karthala/CERI, 2010), et « L'ethnicité au quotidien : présences et intermittences », *East Central Europe* (36 (1), 2009, p. 147-154).

Adresse électronique : [capellepogacean@ceri-sciences-po.org](mailto:capellepogacean@ceri-sciences-po.org)